

A mon arrivée il faisait nuit, impossible de venir plus tôt, ce train était le seul, pas de taxi non plus, alors j'ai fixé mon sac à dos sur le vélo, c'était lourd, puis j'ai activé ma dynamo, c'était pénible, le canal n'étant pas éclairé j'ai décidé d'emprunter la route pour rejoindre le village, au bout d'une centaine de mètres, la route était barrée, j'ai quand même continué dans ce faux silence, j'ai suivi la route, elle m'appartenait, c'était magnifique, la lune presque pleine m'aidait à éviter les écueils, l'humidité la cernait d'un halo confortable, je suis arrivée tout doucement dans le village de Monceaux-le-Comte, où auteurs, créateurs et amateurs de culture se croisent, échangent et partagent des mots, des verbes, des phrases. S'ils se saluent le soir sous le ciel étoilé, s'ils construisent ensemble mon nouveau quotidien, ce soir-là, ils étaient couchés, ils dormaient à l'unisson.

Nous sommes en pleines vacances de la Toussaint, dans cette contrée de bocages, de luttres, de vallons, de nuages et de chênes, se côtoient animaux sauvages et domestiques, insectes et poissons, fauvelles et hérons. En période de villégiature, comme en fin de cheminement social, ou en période de pandémie, les « locaux » reviennent au village, depuis peu, des urbains fatigués par les brouhahas incessants des cités s'installent dans des résidences secondaires, parfois ils les transforment en principales. Ils renouent avec leurs racines, ils s'orientent vers un durable développement. Je découvre ainsi la géographie politique, j'appréhende la notion de néo-ruralité, je me l'approprie, vais-je aller jusqu'au bout ? Vais-je vivre cet autre futur ? Un vendredi soir des enfants, parisiens et nivernais, actionnent la cloche à ma porte, je n'ai pas de bonbons, je le regrette, je suis confuse, l'an prochain j'y veillerai, les traditions anglo-celtes sont-elles arrivées ici en passant par l'Yonne ? J'en doute.

Le deuxième confinement est désormais amorcé, ma ruralité se prolonge, avec les pommes et les poires encore suspendues aux arbres, les noix et les glands au sol, l'humidité aux fenêtres, et moult apprentissages, les inserts, poêle ou chaudière, également les commandes, l'incontournable commande de fioul livré en camion-citerne, la commande de bois arrivée en chariot télescopique, les commandes de livres apportés par le facteur ou des transporteurs de Nevers - à Paris je ne commande rien, ici c'est inévitable. Mes journées s'allongent, je les ponctue très bien, le matin dans mon bureau, puis une heure de piano, puis encore quelques heures de travail, le week-end je me plonge dans des activités plus dilettantes et depuis peu je m'efforce de couper la semaine en deux, une sorte de rituel thérapeutique, pour mieux appréhender le temps, le mercredi, je décoore, je rêve, je procrastine, je m'accorde du bon temps. Si, si ! J'y arrive, j'y viens... Je

suis le coucou s'accommodant d'un nouveau nid, de temps en temps je bricole, pas beaucoup, pas assez, forte de mon incompetence, je me suis tout de même surpassée dans le collage d'un carrelage, la peinture d'une fenêtre, l'accrochage de rideaux, mais j'ai renoncé à changer une serrure, à poser des stores, à coller du papier, à faire de l'enduit pour un mur délabré, à peindre un lambris, à mettre du mastic, à décrocher un volet, à réparer l'aspirateur, à couper des branches et des rejets, à isoler les combles.

Ici, comme à Paris, je persiste à circuler à bicyclette pour mes besoins d'usage, roulant sur les chemins de la vallée de l'Yonne pour satisfaire certains impératifs, la piste cyclable est de plus en plus humide, les roues glissent, un pneu crève, dans cette non-évidence, je vois sur mon passage une buse s'envoler, des chevaux trottent dans leur herbage, les vaches dociles me saluent, j'entends aussi les oiseaux au loin dans les bosquets, chez moi aussi, ils répondent au son de mon piano, je les écoute approuver certains morceaux, ceux de Mozart en particulier. Cet été ils étaient si nombreux, j'avais l'impression de les orchestrer. Étaient-ils le premier public des compositeurs classiques face à leurs nouvelles partitions ?

L'automne restreint mes déplacements, y compris pour me procurer de la nourriture, les restaurants sont fermés, il n'y a pas de transports collectifs depuis bien longtemps, les livraisons alimentaires se négocient au cas par cas - les entrepreneurs ne font pas dans le social, on le sait - et idéaliste, je me refuse d'outrager la généreuse biodiversité locale. Je ressens alors la faim, de temps en temps, impression de voir poindre l'essentiel, sensation authentique, un pur retour aux sources.

Si je me suis soumise à l'énergie carbonée, il est hors de propos de me procurer un véhicule motorisé - parfois je rêve d'un attelage. Après tout, au fond du jardin, il y a bien des écuries, je pourrais aller « en ville » avec ma carriole en passant par des chemins détournés, les voisins les plus aimables se joindraient à moi - vais-je me transformer en Amish ? Difficile de vivre son écologie dans ces territoires oubliés, mais loin d'être perdus.

Actuellement la pluie tombe sans cesse, je la perçois de la fenêtre, elle caresse les graviers, je la discerne de ma chambre elle semble astiquer les ardoises du toit, je l'entends aussi couler par la béance d'une fenêtre - il faudra la réparer, pour le moment je pose un récipient et je le vide de temps en temps - elle émerge à flots zingués des gouttières - certaines sont bouchées par les feuilles accumulées, il

faudra grimper sur une échelle pour les enlever - elle clapote sur les pierres, elle me parle, elle veut me dire quelque chose, aujourd'hui je n'irai pas au bourg voisin, je resterai à écouter la chute régulière des ondes dans la frugalité, maintenant assise à mon bureau, je regarde les tuiles plates vernies par l'humidité, j'ai pris du retard dans mon travail, je ne jouerai pas de piano, c'est plus sage, les feuillages scintillant flottent au gré du vent, je n'y résiste pas, je vais faire trois pas dans le jardin, je me délecte de cette eau bienvenue sur les herbes folles, elle me mouille un peu, je trempe mes doigts dans une mare, elle me réchauffe, cette averse douce et généreuse me charme au grès du pluviomètre, je la bois aussi, elle éponge les tristes colères de mes chagrins passés, son clapotis réveille ma bienveillance, elle laisse des traces au sol dans le prolongement des rameaux de l'immense épicéa, le salpêtre parfume les murs des écuries, les lichens et les fougères éclosent au pied du frêne pleureur, les roses alanguies s'épanouissent, des gouttelettes se figent sur les branchages. Ici la pluie ne produit pas de ravages, je reviens côté rue, la lumière se baigne dans les flaques, il pleut, c'est merveilleux. Il pleut à Monceaux, et ce n'est pas sur Nantes !

Le dimanche, je veille la nature, les champignons émergent de l'herbe, les feuilles d'automne s'y enfouissent doucement, la vigne vierge vire au rouge, une mousse épaisse immerge les interstices de la terre, les immenses chênes lâchent leurs glands comme des offrandes à la nature, les peupliers semblent soulagés de laisser leurs feuilles jaune et vert clair recouvrir les toits du village, sur les collines, les animaux domestiques et volumineux paissent sans se soucier de rien, la façade du toit de la tour semble écrire des rôles dans le ciel légèrement agité, des nuages discrets voguent au-dessus de nous tels des poèmes en prose, certains ne les voient pas, penchés sur les coings odorants à faire des confitures, écureuils ou hérissons, ils thésaurisent les substrats de l'hiver à venir, ils n'écoutent pas non plus les feuilles se cogner sur les chemins, ils veillent sur la communauté, tout se met en place, au loin on entend la liberté d'expression, certains en écho implorent des restrictions, là-bas beaucoup d'échines se ploient, quelques épaules se dressent, ainsi va la société - un chemin sans détour et de plus en plus court.

S'initier à la mesure d'un temps dissonant, dépourvu d'actualités, permet-il d'atteindre la voie de la plénitude ?